

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

Alfred de Musset et Venise (Fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 22, p. 204-206

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Alfred de Musset et Venise

(Fin)

Dans le même *Salon de 1836*, Musset raconte comment il fut sur le point de faire la connaissance de Léopold Robert :

« J'étais à Venise, il y a deux ans, et me trouvant mal à l'auberge, je cherchais vainement un logement. Je ne rencontrais partout que désert ou une misère épouvantable. A peine si, quand je sortais le soir pour aller à la Fénice (c'est le théâtre lyrique), sur quatre palais du grand canal, j'en voyais un où, au troisième étage, tremblait une faible lueur ; c'était la lampe d'un portier qui ne répondait qu'en secouant la tête, ou de pauvres diables qu'on y oubliait. J'avais essayé de louer le palais Mocenigo, les seuls garnis de toute la ville, et où avait demeuré Lord Byron ; le loyer n'en coûtait pas cher, mais nous étions en hiver et le soleil n'y pénètre jamais. Je frappai un jour à la porte d'un casin de modeste apparence, qui appartenait à une Française, nommée, je crois, Adèle. Sur ma demande, elle m'introduisit dans un appartement délabré, chauffé par un seul poêle, et meublé de vieux canapés... » Ayant appris qu'un Français habite déjà la maison, il demande son nom... « C'est M. Robert, un peintre, que personne ne connaît. — Robert ! m'écria-je, Léopold Robert ! Peut-on le voir ? Où est son atelier ? — Il n'en a point, puisqu'il n'a qu'une petite chambre ; on ne peut pas le voir ! jamais personne ne vient. »

« Je demandai, quelques jours après à M. de Sacy, consul de France, si l'on pouvait obtenir de Robert la permission de le voir un instant ; M. de Sacy me répondit que je ne serais pas reçu si j'y allais, à moins que je ne fusse connu de lui ou de l'ami qui demeurait avec lui ; mais que si je voulais faire ma demande, elle serait accueillie avec bonté. Ma démarche n'eut pas de suite, et je ne voulus pas insister de peur d'importuner le grand peintre. Mais jamais, depuis ce temps-là, je n'ai passé sur le petit canal qui baignait les murs de la maison, sans regarder les fenêtres avec tristesse. Cette solitude, cette crainte du monde, qui fuyait même les compatriotes, non

par mépris, mais par ennui, sans doute ; ce mot : « que personne ne connaît » ; cette misère du casin ; tout me pénétrait et m'affligeait ; à cette époque, Léopold Robert terminait son « Départ pour la pêche ».

Alfred de Musset nous a laissé une nouvelle, dans laquelle il a mis en scène une Venise, non plus triste, sombre, amère, hivernale, mais la vraie Venise de la belle époque, la Sérénissime République dont le Lion de Saint Marc régnait jusqu'à Constantinople, celle aussi qui, à côté de sa grandeur et de sa puissance politiques, a donné l'hospitalité et l'occasion de se manifester, aux grands maîtres de la peinture, Titien, Tintoret et les autres. Cette nouvelle s'appelle le « *Fils du Titien* »... Ce n'est pas le lieu d'en rappeler la trame ; je dirai simplement qu'il a fait vivre dans la Venise sensuelle de cette époque et par une sorte d'antithèse avec sa propre histoire, le couple le plus heureux qu'une gondole ait jamais bercé sur la lagune, j'en extrais cette description :

« Les brouillards se jouaient sur la lagune déserte et couvraient d'un rideau les palais silencieux. Le vent ridait à peine l'eau ; quelques voiles paraissaient au loin du côté de Fusine, apportant à la Reine des mers des provisions de la journée. Seul, au sommet de la ville endormie, l'ange du Campanile de Saint-Marc sortait brillant du crépuscule et les premiers rayons du soleil étincelaient sur ses ailes dorées. Cependant, les innombrables églises de Venise sonnaient l'Angelus à grand bruit ; les pigeons de la République, avertis par les sons des cloches, dont ils savent compter les coups avec un merveilleux instinct, traversaient, par bandes, à tire-d'ailes, la rive des Esclavons, pour aller chercher sur la grande place le grain qu'on y répand régulièrement pour eux à cette heure ; les brouillards s'élevaient peu à peu ; le soleil parut ; quelques pêcheurs secouèrent leurs manteaux et se mirent à nettoyer leurs barques ; l'un d'eux entonna d'une voix claire et pure un couplet d'un air national ; du fond d'un bâtiment de commerce, une voix de basse lui répondit ; une autre plus éloignée se joignit au refrain du second couplet ; bientôt le chœur fut organisé, chacun faisait sa partie tout en travaillant, et une belle chanson matinale salua la clarté du jour. »

Il y avait dix ans que Musset était rentré d'Italie, lorsqu'il écrivit la pièce intitulée « *A mon frère revenant d'Italie* ». Musset y retrouve toute la grâce légère et chantante de ses premiers vers ; il est redevenu jeune comme par magie. Il se souvient de toutes les villes, jadis visitées, Rome, Naples ; après la Sicile, Ravenne avec Lord Byron ; et en arrivant à Venise, Padoue :

Padoue est un fort bel endroit,  
Où de très grands docteurs en droit  
Ont fait merveille.  
Mais j'aime mieux la polenta  
Qu'on mange aux bords de la Brenta,  
Sous une treille.

et c'est Venise que Musset appelle « la pauvre vieille du Lido » et où, dit-il, « il a laissé son cœur... »

Mon pauvre cœur, l'as-tu trouvé,  
Sur le chemin, sous un pavé,  
Au fond d'un verre ?  
Ou dans ce grand palais Nani  
Dont tant de soleils ont jauni  
La noble pierre ?  
L'as-tu trouvé sous les fleurs des prés,  
Ou sur les raisins empourprés  
D'une tonnelle ?  
Ou dans quelque frêle bateau,  
Glissant dans l'herbe et fendant l'eau  
A tire-d'aile...

Arrêtons-nous. Alfred de Musset ne pouvait pas avoir une vue exacte de Venise. Son cœur y fut trop malheureux et il n'y demeura que pendant deux mois d'hiver, ce qui n'est pas le bon moment pour goûter Venise. Il lui conserva cependant un fidèle souvenir, un attachement durable, en vertu de cette faculté qu'ont certaines âmes à s'attacher aux gens et aux choses en proportion de la souffrance qu'elles en ont reçue.

Louis GENTINA.